Document généré le 25 avr. 2024 16:05

Liberté

Naïvement vôtre

Dumitru Tsepeneag

Volume 16, numéro 4 (94), juillet–août 1974

Écrivains de Roumanie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31448ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Tsepeneag, D. (1974). Naïvement vôtre. *Liberté*, *16*(4), 5–8.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Naïvement vôtre

Lorsque les fouilles commencèrent, personne n'en connaissait le but. Même pas les terrassiers. Les surveillants non plus. Personne. On leur avait dit qu'il fallait creuser le plus vite possible et que chaque seconde comptait. Les dos des hommes prirent la couleur du bronze et les vareuses des surveillants se décolorèrent. Le monde entier était un immense chantier. Puis il se mit à pleuvoir. Les tranchées se remplirent d'eau. Les terrassiers se transformèrent en pêcheurs, les surveillants amenèrent des barques couvertes de bâches imperméables afin de mener leur tâche à bonne fin. Mais pourquoi ? demanda quelqu'un. On ne lui répondit pas.

* * *

Cette ligne pareille à une rangée de barbelés qui entourait le sable. D'un bond, le lion pouvait se retrouver de l'autre côté, mais quelle aurait été la différence ? De l'autre côté des barbelés c'était encore le sable. Très fin, comme du sucre en poudre. Aussi le lion se promenait-il de-ci de-là, sans le moindre point de repère — si ce n'est l'irritation que provoquait en lui le fil de fer, cette ligne barbelée qui serpentait tout autour. Une seule rangée, par endroits mal tordue, mal tendue, jamais un archet ne fera vibrer de telles cordes. Or donc, le silence régnait.

* * *

Sur le sable de l'arène fut amené le serpent à sonnettes, et l'aigle commença à battre des ailes.

* * *

Les détenus avaient donc tous reçu de nouveaux vêtements, rayés de blanc et de noir. Le ciel était bleu. Le sable jaune. Le lion nous contemplait tous avec bienveillance. On nous distribua ensuite des bêches, des pelles, des pics, des pioches.

* * *

Après avoir creusé une tranchée profonde d'un mètre environ, ils regardaient tous les armoiries du pays : l'oeil de l'aigle demeurait impitoyable. Alors ils crachaient dans leurs mains et se remettaient au travail. Il n'est pas facile de creuser dans le sable. Mais, chez nous, les gens sont d'un naturel gai et ne se laissent pas décourager pour un oui ou pour un non. La tranchée devenait de plus en plus profonde. Ils la mesuraient en suspendant le plus grand d'entre eux la tête en bas. Quand son front sentait les froides écailles du serpent, les terrassiers arrêtaient de creuser et se tournaient de nouveau vers l'aigle. Etait-ce un jeu ?

* * *

Le dompteur fit son apparition, le sable craquait sous ses bottes. Au lieu d'un fouet, il tenait un serpent. Mon voisin-lion de droite me demanda à voix basse, effrayé : mais où sont les spectateurs ?

* * *

Les surveillants jouaient aux dés. D'en bas, le roulement des bobs rappelait une musique lointaine, paraissant provenir d'un autre monde. Les terrassiers cessaient le travail pour quelques instants et écoutaient, subjugués.

* * *

Et il pleuvait encore et les tranchées encore se remplissaient d'eau.

* * *

Tout autour, les mêmes barbelés. D'un bond, le lion fut de l'autre côté. Il se vautra, repu, dans le sable fin comme du sucre en poudre. Puis il dressa l'oreille : on entendait approcher un battement d'ailes.

* * *

Quand ils se tournèrent de nouveau vers les armoiries, ils s'aperçurent qu'elles étaient vides. L'aigle avait disparu. Les surveillants se mirent à ramer dans tous les sens, sujets à une agitation inaccoutumée. Ils en oubliaient les dés. Les terrassiers redressèrent l'échine. L'un d'eux tira un mouchoir de sa poche et se moucha bruyamment. Silence ! crièrent les surveillants. Mais leurs voix étaient trop faibles. Des centaines, des milliers de mouchoirs, des centaines, des milliers de nez. Un rhume général.

* * *

Le serpent se réfugia dans un trou de souris en oubliant ses sonnettes sur le sable de l'arène.

* * *

Il y a donc une différence, pensèrent les détenus et ils enfilèrent leurs vêtements à l'envers pour dissimuler les raies. Optimistes, comme tout prisonnier. Le ciel était de plus en plus gris. En examinant attentivement, on pouvait remarquer le fin modèle des pennes, ces lignes extrêmement minces dessinées, certes, avec une plume des plus délicates. Mais personne n'examinait attentivement. Tous regardaient le lion vautré dans le sable et l'invitaient en riant à prendre place dans les armoiries. Il y a une différence ! criaient-ils.

* * *

Puis l'obscurité fut.

* * *

L'aigle nous couvrait de ses ailes. C'était bon, c'était chaud. Noir comme dans un four. De ça de là seulement, une épine lumineuse. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, de temps à autre, nous relevons la tête.

* * *

Les ailes de l'aigle sont parfois bleuâtres, elles ont à d'autres moments l'éclat des écailles du serpent.

* * *

Lorsque l'aigle remue les ailes, une sorte d'élan irrésistible nous anime tous. Et nous regardons en l'air, en pliant légèrement les genoux et les coudres. Certains, cependant, éternuent à cause du courant d'air.

* * *

— Ça va durer longtemps, eh ! mère-poule ? demande le lion en baillant d'ennui.

— Ferme-la, grande gueule, répond l'aigle, laisse-les se reposer.

mai, 1973.

DUMITRU TSEPENEAG

(trad. par Alain Paruit).